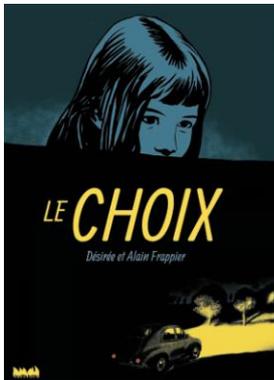




Une Case en Plus Sélection 2015-2016

FRAPPIER, Désirée et Alain. *Le Choix*. La ville qui brûle, 2015. 15 euros.



Condition féminine. Avortement. Loi. Famille.

Désirée a passé son enfance à chercher sa place, trimballée de familles d'accueil en internats, avec, comme une parenthèse enchantée, une année chez celle qu'elle appelle « le bonheur », sa grand-mère, à Biarritz. Pourquoi ses parents semblent-il dépenser autant d'énergie à s'éloigner d'elle ? Pourquoi cette carte famille nombreuse dans sa poche et ces voyages pourtant seule ? Et ce prénom, Désirée, comme un pied de nez ? Les réponses à ces questions se trouvent dans un vieux carton, oublié dans un grenier...

L'enfance de Désirée Frappier dans les années 70 est contemporaine des débats sur l'avortement, la contraception, l'émancipation des femmes. Avec sa propre histoire comme fil rouge, elle raconte celle avec un grand H dans un roman graphique magnifique, illustré d'un trait précis et poétique par Alain Frappier. *Le Choix* est à la fois une autobiographie, un reportage ultra documenté sur cette lutte qu'ont livrée les femmes pour obtenir le droit de disposer de leur corps. C'est un manifeste qui ne tombe pas dans le pamphlet, c'est un voyage dans le temps et les mémoires d'une jeune fille qu'on aurait voulu ranger. (D'après <http://www.penseesbycaro.fr/>)

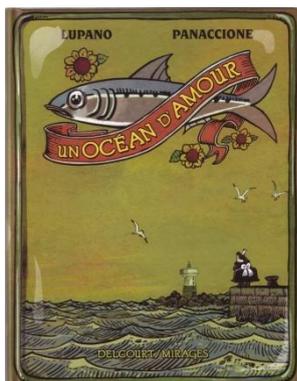
TOULME, Fabien. *Ce n'est pas toi que j'attendais*. Delcourt (Encrages), 2014. 18,95 euros



Handicap. Famille. Société.

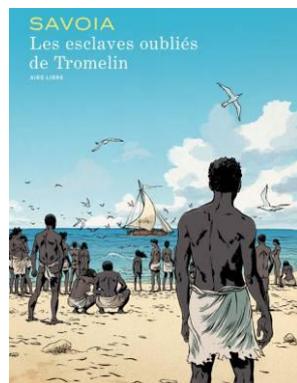
Un titre froissant voire glaçant, atténué par le revers de la couverture que l'on ouvre à la lecture : « *Mais je suis content quand même que tu sois venue...* ». Le ton de l'album est donné. Dans une sincérité surprenante et un humour qui met une claque à tout misérabilisme, Fabien Toulmé entre avec ce premier one shot dans la sphère explosive de la bande dessinée autobiographique. Il raconte sa tumultueuse deuxième paternité dans sa plus grande nudité : il devient père d'une fille atteinte de trisomie. Le graphisme simple, informatisé, atteint d'une succession chromatique devenue classique, et le découpage sans surprise, invitent à observer davantage le thème abordé. Sans prétention graphique ou narrative, donc, le cœur du récit est à chercher dans la réaction brute et brutale d'un homme esclave de ses émotions. De l'inquiétude de la maladie, d'abord, qui ne cherche pas à jouer sur le suspens d'une révélation, déjouée dans le titre. De l'incapacité ensuite à aimer une fille qui est la sienne. Tabou social qu'il ne cherche pas à détourner, bien au contraire. Parcourant l'espace intime de ses fragilités, l'auteur nous oblige à nous interroger sur les nôtres, dans une confrontation frontale au handicap. Et enfin, il nous rassure : la société ne l'emporte pas sur tout. L'homme souffrant devient père aimant et le récit se transforme en manifeste de tolérance. Les photos finales de Julia, dont on questionne cependant la pudeur, renvoient à une réalité que le dessin atténue, et nous engage à accepter la diversité de notre monde. (D'après Planète BD)

LUPANO, Wilfried et PANACCIONE, Gregory. *Un océan d'amour*. Delcourt (Mirages), 2014. 24,95 euros. **Humour. Pêche. Bretagne.**



Un petit artisan-pêcheur va se retrouver perdu au milieu de l'Atlantique suite à une rencontre malheureuse avec un immense navire industriel. Dans son port d'attache en Bretagne, tout le monde le croit disparu en mer, sauf sa femme, une vraie bigoudène, rondouillarde, joviale et folle de son petit capitaine. Avec la certitude de l'amour, elle va traverser l'océan et tout faire pour retrouver son petit homme bien à elle. Le scénariste Wilfrid Lupano et le dessinateur Grégory Panaccione, ont réalisé un véritable tour de force. *Un océan d'amour* est en effet une bande dessinée entièrement muette de 220 planches qui multiplie aventures et rebondissements. A travers la confrontation de gens modestes avec l'absurdité clinquante de notre monde contemporain, les auteurs construisent un récit plein d'humour où une profonde humanité se fait jour, et qui, quels que soient les aléas extraordinaires ou quotidiens, flotte toujours mais ne sombre jamais. Jouant gentiment avec nombre de repères et ingrédients incontournables du folklore breton, distribuant quelques coups de griffes à connotation économique et politique, invitant la mouette la plus mémorable depuis celle offerte par Franquin à Gaston, *Un océan d'amour* est, une fois l'action lancée, un tourbillon qui « colle la banane » à son lecteur, le charme autant qu'il le ballote. C'est tellement léger et rythmé que jamais ne vient à l'esprit la notion d'exercice de style ou défi imposé par la conception d'une histoire dépourvue de dialogues sur plus de deux cents pages, preuve indéniable de réussite. (D'après le site de la Fnac et BD Gest)

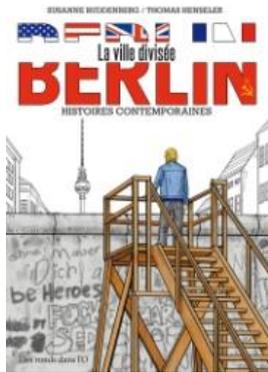
SAVOIA, Sylvain. *Les esclaves oubliés de Tromelin*. Dupuis (Aire libre), 2015. 20 euros.



Esclavage. Survie. Archéologie. Reportage.

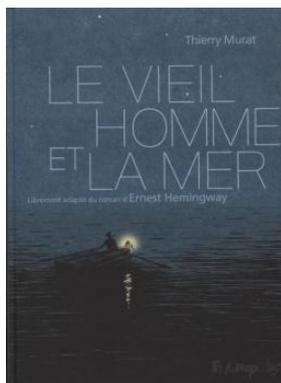
31 juillet 1761. L'Utile, navire de la Compagnie française des Indes, fait naufrage sur les récifs coralliens de l'île de Tromelin, minuscule atoll sablonneux perdu dans l'océan Indien. Parmi les rescapés, quatre vingt esclaves malgaches achetés en fraude et cent vingt-deux hommes d'équipage. Une embarcation de fortune est construite avec les restes de l'épave. Elle repart avec les Français. Faute de place, les Malgaches restent sur l'île, contre la promesse qu'un bateau viendra bientôt les secourir. Promesse non tenue. Ce n'est que quinze ans plus tard, en 1776, qu'une corvette récupère les huit esclaves survivants : sept femmes et un enfant de huit mois. Une fois connu en métropole, ce "fait divers" sera dénoncé par Condorcet et les abolitionnistes, à l'orée de la Révolution française. Que s'est-il passé entre-temps ? Comment les esclaves oubliés ont-ils résisté aux assauts des tempêtes tropicales, aux cyclones, au manque d'eau douce et de nourriture ? Comment sont-ils parvenus à maintenir un feu allumé sur une île dépourvue d'arbres ? C'est le but des quatre expéditions archéologiques menées sur l'île (entre 2003 et 2013 par Max Guérout et Thomas Romon, sous le patronnage de l'Unesco) qui démontrent la capacité humaine à s'adapter et à survivre, en dépit de tout. Sylvain Savoia a accompagné une de ces missions (en 2008). Il réalise une bande dessinée qui entremêle le récit "à hauteur humaine" (l'histoire du point de vue d'une jeune esclave, survivante) avec le journal de bord de la mission archéologique. Pour caractériser nettement les deux parties, Sylvain Savoia a travaillé le carnet de bord à l'aquarelle, tandis que les planches proprement historiques utilisent un encrage plus dense et une mise en couleurs traditionnels. Ce double pari narratif, complété d'un dossier documentaire, est éblouissant d'humanisme et de virtuosité graphique. Un récit dense, didactique mais aussi empreint d'émotion. (D'après l'Inrap, l'éditeur et DD Zoom).

BUDDENBERG, Suzanne et HENSELER, Thomas. *Berlin, la ville divisée*. Des Ronds dans l'O, 2014. 17 euros. Histoire. Témoignage.



Pendant 28 ans, le Mur de Berlin a séparé, déchiré familles et amis. Les deux auteurs ont interrogé des témoins et ont enregistré leurs expériences. De la fermeture de la frontière en 1961 jusqu'à l'effondrement du bloc de l'Est en 1989, l'album relate cinq histoires vraies témoignant d'une époque pas si lointaine mais aujourd'hui difficilement imaginable. A travers un dessin en noir et blanc et une narration très traditionnels, ils retracent le plus fidèlement possible ces histoires individuelles porteuses de l'Histoire collective. Les souvenirs sont tous complétés par un texte et des illustrations didactiques décrivant le contexte dans lequel ils s'inscrivent. Une rubrique « sur place » indique, à la manière d'un guide touristique, ce que sont devenus les lieux berlinois, décors des récits devenus patrimoniaux. Un ouvrage intéressant, sans ambition esthétique, pour ceux qui chercheraient à en connaître davantage sur cet épisode noir si proche de nous. (D'après l'éditeur et Planète BD).

MURAT, Thierry. *Le vieil homme et la mer*. Futuropolis, 2014. 19 euros.



Adaptation. Mer. Enfance.

Cuba. Début des années 1950. Santiago, un vieux pêcheur rentre une fois encore la barque vide. 84 jours qu'aucun poisson ne mord sa ligne. Tout le monde le pense trop vieux et devenu piètre marin. Seul Manolin, petit garçon, continue de croire en lui et veut l'accompagner dans ses sorties en mer... Cette adaptation libre d'un classique d'Hemingway est l'occasion rêvée de dépoussiérer et d'actualiser cet éternel combat de l'homme et de l'animal. La touche caractéristique de Murat réside dans ce récit enchâssé dans une narration à la première personne qui ne peut que convaincre puisque le narrateur-conteur enfant a des allures de prophète. Le dessin aussi fait référence mais cette fois les couleurs chaudes de La Havane se reflète tant dans les cases (demi ou pleines pages) que dans ce rendu poétique, insolent d'une mer s'étendant à perte de vue, entité sage et puissante tout à la fois. (D'après Bd Gest et l'éditeur).

ARAI, Takahiro. *Les Misérables, 1*. Kurokawa, 2015. 7,65 euros.
Série en cours au Japon, 5 vol. parus. **Adaptation.**



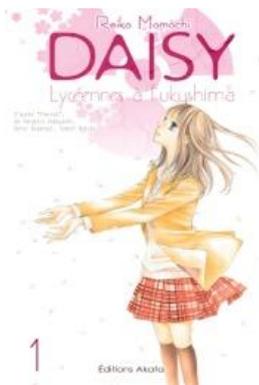
Malgré le fait que cette histoire ait été adaptée de nombreuses fois dans différents formats, cette version manga du célèbre roman de Victor Hugo apporte une touche de fraîcheur, sans tomber dans le déjà-vu rébarbatif. Dramatique et violent à souhait dans l'expression de ces émotions, l'auteur reproduit l'esprit du roman à merveille. On découvrira ici un Jean Valjean criant de vérité, à la fois terrible et attachant, presque animal. Une occasion de (re)découvrir un grand récit. (D'après Manga Sanctuary).

SUETSUHU, Yuki. *Chihayafuru*, 1. Pika (Shôjo), 2014. 7,50 euros. Série en cours au Japon, 23 volumes parus. **Jeu de société. Poésie. Japon. Amitié**



Cette série se base sur le karuta, un jeu de cartes inconnu chez nous car spécifiquement japonais. Basé sur un recueil de 100 poèmes de cent auteurs différents (le Hyakunin Isshu), le jeu consiste à énoncer et retrouver avant son adversaire la carte où est inscrite la fin d'un poème dont le début est énoncé oralement. Un jeu de mémorisation et de rapidité. On peut se demander comment l'auteur parvient à développer une intrigue aussi longue sur ce sujet ! De même qu'*Hikaru no go* était parvenu à le faire autour du jeu de go, l'auteur parvient à tisser une intrigue basée sur la personnalité de ses personnages, leur psychologie, leur parcours personnel, sur le fait que ce jeu se joue en individuel comme en collectif et donc demande des compétences très diverses de la part des joueurs, sans oublier tous les thèmes habituels du manga : l'amour, l'amitié, la passion, le drame... Le premier volume consacré à l'enfance des protagonistes met en scène Chihaya dont la famille est focalisée sur l'avenir radieux de sa sœur aînée promise à une carrière de mannequin. Garçon manqué, dans l'ombre de cette sœur omniprésente, Chihaya rencontre en sixième Arata, garçon timide mais talentueux dans l'art du karuta. Il va la pousser à jouer. Va s'ajouter à ce duo un troisième larron, Taichi, l'arrogant tête de classe. La passion du karuta va les lier, à travers la joie de jouer ensemble, le plaisir d'affronter s'autres équipes, de développer une stratégie collective et de rêver de devenir les meilleurs. Et malgré le fait que la vie les sépare (déménagement), Chihaya au lycée continue de jouer au karuta dans l'espoir qu'elle puisse revoir un jour ses amis. Le dessin est fin et soigné, le découpage se met au service de belles parties endiablées. Une série originale, qui ravira les amateurs de culture japonaise. L'éditeur a judicieusement inséré dans le volume 1 un livret détachable où sont reproduits ces fameux poèmes courts (4 ou 5 lignes) en version phonétique japonaise (romanji) et leur traduction française. A chaque volume, sont aussi proposés 8 cartes détachables du karuta. *Le titre de la série fait référence à un poème dont la transcription est proche (Chihayaburu) et au nom de l'héroïne Chihaya. (A partir de 12 ans. A.D.)*

MOMOCHI, Reiko. *Daisy. Lycéennes à Fukushima*, 1. Akata (Shôjo), 2014. Série complète en 2 vol. 6,95 euros. **Nucléaire. Fukushima. Famille. Japon**

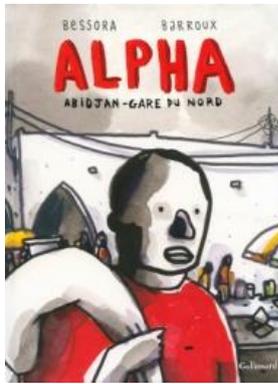


Daisy nous plonge donc dans le quotidien de quatre adolescentes assez différentes et quelque part complémentaires, qu'une forte amitié lie, à tel point qu'elles ont monté ensemble un club de musique supervisé par la prof Nacchan, et où elles s'entraînent sous leur nom de groupe, Daisy. A l'aube de leur vie d'adulte, elles voient leurs certitudes et leur insouciance balayées par la catastrophe de Fukushima. Elles sont ensemble, toutes les quatre, avec le désir de repartir de l'avant... mais une vie normale est-elle encore possible pour elles ? Est-il possible de construire leur avenir sur cette terre polluée qu'est devenue Fukushima ? En tant que filles, en tant que femmes, en tant que futures mères... Reiko Momochi, qui semble avoir parfaitement emmagasiné les nombreux témoignages, a pensé à tout, aborde son sujet sous toutes les coutures, présente autant les tourments que les signes d'espoir avec un talent admirable, tant ses personnages sonnent juste. Cerise sur le gâteau : un récit qui, grâce à cette richesse et à cette profonde plongée dans la psychologie des lycéennes, parvient à émouvoir en profondeur sans tomber dans le pathos. Emballer le tout sous forme de shôjo n'était en plus pas forcément gagné, mais la mangaka y est joliment parvenue. L'introspection si chère au genre est présente, le style graphique sait capter l'essentiel, et l'on devine même de légers sentiments, notamment ceux,

porteurs d'espoir, qui se créent doucement entre Fumi et Tamaki. Le tout sans tomber dans les plus gros clichés du genre, ce qui rend la lecture abordable pour tout public. (D'après Manga news)

Les bonus

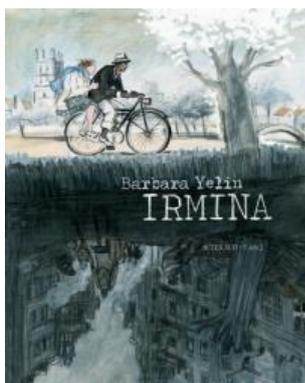
BESSORA et BARROUX. *Alpha, Abidjan-gare du Nord.* Gallimard (Hors Collection), 2014. 20, 90 euros. **Immigration. Famille.**



Alpha quitte Abidjan avec une obsession : retrouver sa femme et son fils, partis six mois plus tôt, sans visa, pour rejoindre Paris, et dont il est sans nouvelles. Il va devoir déjouer les pièges des passeurs cyniques et des rabatteurs voyous, les payer au gré de petits boulots misérables, croiser en chemin les soldats auxquels il faut fournir des « calmants » (des pots-de-vin), végéter en chemin dans des camps de réfugiés erratiques, avant de repartir pour affronter, après des mois et des mois de dérives, l'ultime épreuve, une traversée en bateau, terrifiante. Au rythme de deux instantanés bruts par page, légendés par le monologue d'Alpha, on parcourt un simili-carnet de voyage, qui aurait pu être conçu sur le terrain, dans l'urgence. Un choix esthétique décisif : ce trait jeté, au feutre, hirsute, hâtif, faussement relâché, n'est pas pour rien dans le fort impact immédiat d'une histoire. Une plume trempée dans l'émotion, une voix-off confiée au personnage central, ce fameux Alpha Coulibaly, ivoirien voulant rejoindre femme et fils à Paris, qui nous lie avec une inéluctable force, à la violence de sa destinée, de son absence de choix. On suivra son périple de 6000 km, 18 mois durant, chevillé à l'espoir d'un happy end, confiant de la réussite de ce papa, certain de celle de ses compagnons d'infortunes : Antoine, le futur équipier de Messi ; le petit Augustin ou de la belle (mais abîmée) Abebi... La conclusion, son ironie cruelle ou son cynisme cinglant finira d'asseoir une triste réalité. Pas pour donner la leçon et résoudre des équations complexes, mais seulement proposer de ne pas rester totalement indifférents. (D'après Planète BD et Télérama).

YELIN, Barbara. *Irmina.* Actes Sud – L'An 2, 2014. 26 euros.

Allemagne. Histoire. Famille. Parcours de vie

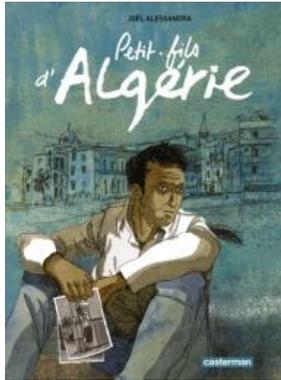


Irmina raconte l'histoire vraie d'une jeune allemande partie en Angleterre dans les années 30, qui tombe amoureuse d'un brillant boursier d'Oxford originaire de la Barbade. Malgré ses rêves de liberté et ses espoirs d'indépendance, contrainte de revenir en Allemagne, elle y épouse finalement un architecte, officier dans la SS qui meurt à la guerre. L'Irmina idéaliste des débuts, la courageuse jeune femme scandalisée par le racisme dont est victime son amant noir, devient la mère au foyer aryenne portée par les ambitions de son mari, coupable et complaisante vis-à-vis du régime nazi. Veuve, elle mène après la guerre une existence discrète et tranquille à Stuttgart quand elle reçoit trente cinq ans plus tard une lettre inattendue de son ancien amant de la Barbade.

Barbara Yelin met ici en scène la vie de sa grand-mère, un héritage sublimé et soutenu par un dessin sombre aux traits vifs, où seule l'aquarelle semble illuminer cette existence grise. La mise en perspective de cette histoire familiale au regard de la tragédie de l'histoire, conduit surtout la dessinatrice à jongler avec honnêteté entre l'affection naturelle pour son personnage et la démonstration de sa compromission. Car Irmina était une femme libre de ses choix, très peu menacée par le système, une femme qui n'a jamais pris de risque, pas même pour réaliser

ses rêves. Cette trajectoire dessine ainsi les contours d'une vie ratée, une vie où le « ce qui aurait pu » dégoûte de « ce qui a été », et résonne comme un avertissement contre la passivité et la résignation volontaire, montrant sans excuser la lâcheté d'un peuple en miroir de cette destinée. (D'après Artemisia, <https://associationartemisia.wordpress.com/2015/01/09/>).

CASSANDRA, Joel. *Petit-fils d'Algérie*. Casterman (Univers d'auteurs), 2015. 19 euros. Autobiographie. Algérie. Histoire. Architecture.



La famille de Joël Alessandra est originaire d'Italie. Au début du XXe siècle, elle a quitté la misère pour l'Eden que représentait l'Algérie, un morceau de la France où tout était à construire. À l'aune de ce que l'histoire a retenu des 'colons', Joël se pose une question légitime. Ses grands-parents étaient-ils des exploiters, des racistes, des esclavagistes ? Étaient-ils proches de l'OAS ? Ils ont tout quitté du jour au lendemain, ruminant à jamais une rancœur profonde et légitime contre ce pays, ses habitants et bien sûr De Gaulle. Comme de nombreux fils de pieds-noirs, Joel a été éduqué au milieu des souvenirs de ses parents et aussi des non-dits. Ce qui lui importe, c'est de comprendre qui furent ses parents lorsqu'ils habitaient l'Algérie.

Issu d'une famille de bâtisseurs, il décide d'aller à Constantine, sur les terres et les traces de ses aïeux. En 2013, armé de son passeport et d'un visa, il est prêt à affronter ses craintes et ses doutes. Il ne part qu'avec quelques photos et c'est avec l'appui de français restés au bled et de familles algériennes qu'il va pouvoir recoller les morceaux de son histoire familiale. Ce livre retrace son parcours... semblable à celui de milliers de familles. Ce récit intimiste aurait pu lasser ou, pire, nous laisser indifférents. Mais au contraire, sa mise en forme, avec de très beaux portraits du souk, de la ville et de sa campagne et surtout la grande pudeur de l'auteur, qui sait aussi traduire l'accueil chaleureux qu'on lui a toujours réservé, emportent le lecteur dans le sillage de ce voyage nécessaire. (D'après l'éditeur et Planète BD)